

Retour sur l'ouragan du 30 juin 1963

Jépi Robichaud, Journal Le pont, juin 2013

Lors du 50^e anniversaire de l'ouragan qui avait dévasté une partie de Palmarolle, j'ai donné la parole à quelques personnes qui ont vu et subi ce déchaînement de la nature et qui en sont restés marqués. Voici quelques commentaires et anecdotes que j'ai glanées au hasard.

- **Jacques Mercier** : « J'avais cinq ans à l'époque. Donc peu de souvenirs. Mais ma mère a toujours raconté que lors de la tempête, des cochons roulaient dans le champ comme des *quarts* à clous ».
- **Alfred Nicol** : « À l'époque ont gardait le *beu* attaché à l'étable parce qu'il était trop haïssable. Chez un voisin, après le passage de l'ouragan, la grange était partie et le *beu* s'était retrouvé sur la tasserie, complètement hébété, tellement abasourdi, qu'une vache en chaleur ne l'aurait même pas ramené à la réalité... Je me rappelle aussi que l'auto du bedeau, dont je ne me souviens plus le nom, était stationnée près de l'église, sous la noue du toit. L'immense cheminée de brique s'était écroulée dans la noue et toute la brique avait roulé sur l'auto, écrasant le toit sur les sièges ».
- **Louissette Corriveau** : « J'avais dix ans et je vivais dans le rang deux de Ste-Germaine. Quand le vent s'est levé, j'ai pris le bébé dans mes bras et j'ai couru rejoindre papa à l'étable. J'ai vu des charrettes à foin rouler et la moissonneuse-batteuse verser sur le côté. La grange bougeait et craquait de partout. La tempête passée, on constata que la grange s'était écroulée. Seule l'étable, où nous étions réfugiés avait résisté. J'ai eu la peur de ma vie ».
- **Pierre Mercier** : « J'étais jeune et je me souviens que j'avais affreusement peur du tonnerre. Je craignais les orages comme la peste. Chez-nous, au coin du rang neuf, les bâtiments ne se sont pas écroulés, mais la maison craquait de partout. Et on a perdu le téléphone et l'électricité pour quelques semaines. Après l'ouragan, on avait ramassé des fils de téléphone et en fixant une boîte de conserve vide à chaque bout, on tentait de se parler. Je me souviens aussi qu'Antoine Paradis, un voisin qui n'avait plus d'étable, trayait ses vaches à la main dans le champ. Chez Henri Tousignant, un autre voisin, quelqu'un était parti de la grange avec la mère sur le dos et avait couru à la maison. Chez-eux, le vent avait lancé un canot sur la maison ».
- **Yves Fortier** : « J'avais 24 ans et j'attendais le feu vert du prêt agricole pour prendre possession de la ferme de mon père. C'était une journée chaude,

humide, collante. Nous venions de terminer la traite et avons sorti les vaches au pacage. Mon père a jeté un regard à l'ouest et a dit qu'on devait rentrer rapidement. Déjà le vent soufflait fort. Sitôt rentré, mon père a sorti l'eau bénite et a ouvert la porte à l'est pour asperger la nature déchainée. Nous dûmes le tirer par les vêtements tellement il était aspiré vers l'extérieur. J'ai vu des vaches qui roulaient cul par-dessus tête à travers des débris de toutes sortes. Dans le temps de le dire, l'eau s'était infiltrée partout dans la maison par les fenêtres fracassées et la toiture décalottée. Nous sommes sortis dehors pour constater que la grange avait disparue. Là j'ai vu mon père pleurer pour la première fois. Quelle tristesse! Ça criait chez des voisins, des vaches meuglaient à mourir. Le lendemain, les vaches du côté nord de la route ayant été toutes poussées le long du bois, ça a pris un temps fou pour démêler tout ça. Nous étions, comme nos bâtiments, tous démolis et je tiens à souligner l'entraide et la solidarité de ceux qui avaient été peu affectés, ainsi que de plusieurs autres des villages environnants ».

- **Jean-Louis Labonté** : « Après la traite, comme souvent les dimanches d'été, on était allé piqueniquer au bord de la rivière. La mère était inquiète. On va avoir un orage terrible, qu'elle disait. Tout-à-coup, on entendit comme un bruit de tracteur dans les bois. Et à l'ouest, les arbres s'agitaient comme des roseaux. Le père décida de plier bagage. On remplit les deux autos et on remonta vers la maison. On ne s'est pas rendus. Le vent ballotait les autos et on dut s'arrêter. Ça a duré quelque cinq minutes où on ne voyait rien. Quand ça a cessé, la désolation... Tout ce qui était cinq minutes avant n'était plus. À la vue de sa grange rasée, mon père pleura. Et nous l'avions échappé belle car près d'une auto, une poutre de grange était plantée quatre pieds dans le sol. Le lendemain matin, on constata qu'il nous manquait une vache. C'est le voisin, Sauveur Aubin, qui nous annonça qu'il avait une vache de trop ».
- **Rosaire Plante** : « J'étais à l'étable avec mon père. On poussait la porte de toutes nos forces pour l'empêcher de s'ouvrir. Ça craquait de partout. Dès que ça cessa, on monta à la maison rapidement, sans remarquer les alentours. C'est ma mère, devant une fenêtre, qui nous dit, tout affolée : « Avez-vous vu les changements? » Les deux seules granges debout aux alentours étaient celle de Sauveur Turcotte et la nôtre ».
- D'autres m'ont raconté que Jos Boutet, qui était dans sa grange qui brassait, avait couru à la maison et avait ordonné aux occupants de s'agenouiller et de prier.

- Plusieurs, en ce dimanche torride, étaient à la plage du rang neuf. Voyant monter le mur noir, ils avaient rempli des autos pour rentrer à l'abri. Certains durent s'arrêter en chemin, tellement l'auto, ballotée par le vent, était ingouvernable.